

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 53 (1915)
Heft: 15

Artikel: Sur le pavois : [suite]
Autor: M.-E.T.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-211225>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),
Imprimerie Ami FATIO & C^{ie}, Place St-Laurent, 24 a.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haenstein & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du N° du 10 avril 1915 : M. et Mme Patet font des découvertes (V. F.). — Sur le pavoi (M.-E. T.). — Marche et bivouac en montagne (F. M.). — Avril vient de naître !... — Trai bouné vilhîe. — Pourquoi ?

M. ET M^{me} PATET FONT

DES DÉCOUVERTES

MME Patet ne tient pas sa langue dans sa poche ; mais jamais elle ne me parut plus loquace que l'autre matin, dans l'épicerie qu'elle anime de sa pétulante petite personne.

— Voici vos grands-sons légers, me dit-elle, c'est du tiroir des bons clients, ils sont secs et ressecs. Mon mari s'en est délecté à notre tournée du lundi de Pâques.

— Votre tournée ? Je croyais que monsieur Patet ne s'accordait plus de voyage d'agrément depuis certaine partie de montagne...

— C'est vrai ; aussi pensez-vous si j'en ai été échaubie la toute première !... Mais, écoutez donc : Le jour de Pâques, comme on rentrait de l'église — mon mari va au sermon à Pâques, au Jeudi et à Noël, trois fois par année, pas une fois de plus, à cause de ses douleurs —... Donc, comme on revenait du pèche, par une pluie battante, mon mari me fait : « Donne-me voir mes babouches, je ne mets plus les pieds dehors aujourd'hui ; c'est bon pour les fous qui font partie de ces clubs de la pluie, comme on prétend qu'il en existe, et qui aiment à camber les gouilles ; grand bien leur fasse !... Demain, s'il chotte, on fermera la boutique après dîner et l'on fera le tour de la ville, si tu es d'accord. » — « Je suis d'accord, que je lui dis, pourvu qu'on prenne des bouts de tram, parce que mes piautes ont des lancées qui annoncent encore du mauvais temps. »

— Mais il fit beau, lundi !
— Mêmement grand beau, oui, monsieur. On s'est mis à table à 11 heures ; à midi, j'avais fini mon relavage, et nous voilà partis. D'abord on a été contre Beaulieu, en passant devant la nouvelle école de commerce. C'est à cinq minutes de chez nous. Eh bien, pensez-vous que je n'avais pas encore vu ce grand bâtiment ! Quand on l'a eu assez regardé, par devant et par derrière, mon mari me dit : « Si on montait aux Belles-Roches ! » En route donc pour les Belles-Roches. C'est de là-haut qu'on peut bien voir comme la ville s'étend et comme elle se bonifie en belles maisons de rapport ! A la Pontaise, on a pris le tram jusqu'en Bel-Air, d'où un autre tram nous a menés en Chauderon. Mon mari s'intéresse aux travaux qu'on fait là, sous le pont, pour la future gare aux marchandises. Moi, je n'y ai vu que des routes en construction, où les chars de déblais enfoncez jusqu'aux essieux, et de la cacibaille de gamins qui s'amusaient à faire la chasse aux rats, à coups de pierres.

Sur Montbenon, on se serait cru à une abbaye patriotique, tant il y avait d'allants et de ve-

nants, de la ville et du dehors, et des familles sur tous les bancs, avec des tas d'enfants, bien mal élevés, par exemple. Ces petits morveux ne nous ont-ils pas empêchés de nous approcher des canards de la grotte ! Jamais je n'ai moins regretté de n'avoir pas d'enfants. Au jour d'aujourd'hui, ce sont eux qui commandent, monsieur, et les parents n'ont qu'à baster. Mon mari, lui, restait calme, comme d'habitude : « T'énervé pas, qu'il me disait, qu'en auras-tu de plus ! » Et il chantonnait cette rengaine d'il y a vingt ans : « As-tu vu la grotte, vu la grotte ? » — Chante-voir plutôt : « As-tu vu la chapelle ? » que je lui fais.

On était devant ce monument funèbre, qui doit être la chapelle de Guillaume Tell. Ça lui a coupé le sifflet. C'est la première fois qu'on la voyait. On y retournera quand les peintres auront terminé leurs peintures à l'intérieur, parce que, pour le moment, ça ne nous dit pas grand' chose.

De Montbenon, départ en tram pour La Sal-laz. Mon mari voulait jeter un coup d'œil aux nouvelles annexes de l'Hôpital cantonal. Il a trouvé ça de son goût, surtout par rapport à l'emplacement. Derrière ces bâtisses, autour du château de Béthusy, on a découvert un tas de routes nouvelles : avenue de la Dôle, avenue Victor Ruffy, avenues du Muveran, du Molé-son, de Jaman, du docteur Verdeil, avec des villas grandes et petites, en veux-tu en voilà ! C'est bien beau si vous voulez, ces quartiers par là-bas, mais nous, qu'on est habitués à voir la pointe de Saint-Sulpice, on préfère le quartier de l'Ouest. Et puis, pour ceux qui vont en chemin de fer, c'est bien loin de la gare.

C'est la réflexion qu'on faisait en descendant à la gare centrale par le tram de Chailly. Il était bientôt quatre heures. J'aurais tant voulu voir passer un de ces trains d'évacués de France ! Mais il n'y en avait pas ce jour-là, et puis mon mari n'était pas d'accord : « Que veux-tu aller donner à des gens qu'on ne connaît ni d'Eve ni d'Adam ! » qu'il me dit. — « Il y a pourtant des tout pauvres qui leur portent de quoi se réchauffer ou de quoi se mettre quelque chose sur le dos ! » que je lui répliquai. — « Quand on est comme nous, ni pauvre ni riche, on peut s'abstenir ; d'ailleurs, je donne chaque année ma pièce d'un franc pour les incurables. »

Ce n'est pas que mon mari soit pingre ; mais, comme il dit, il ne faut poser ni pour la philanthropie, ni pour autre chose. N'empêche que je trouverai bien un moyen de faire tenir quelque chose à ces malheureux.

On s'est reposé un moment à la salle d'attente des secondes et des premières, comme si on avait nos billets, et puis on s'est lancé contre Ouchy en passant par le crêt de Montriond. Il y a plus de dix ans qu'on n'était monté là-haut. Mon té ! que la ville s'est faite belle de ce côté ! Tout est neuf, reluisant, tiré au cordeau.

Enfin, nous voilà à Ouchy, noir de monde. Et toujours des vouaffées d'enfants, qui sautaient, piaillaient ou jetaient du pain aux cygnes et aux mouettes. Seulement, à force de bambaner

par les routes, les jambes me rentraient dans le corps, et mon mari avait soif. On entra dans un joli pavillon-restaurant, à deux pas du débarcadère, et savez-vous qui l'on aperçut par une des fenêtres ? J'aime mieux vous le dire tout de suite, vous ne trouveriez pas : on aperçut Hans avec une fréquentation !

— Hans ?

— Hans, notre homme de peine. Il avait congé pour toute la journée. Mais il ne nous disait pas qu'il se tenait une bonne amie, une jeunesse de son canton de Berne, et qui avait d'ailleurs l'air bien bravette avec son corsage de velours à chaînes d'argent, sa chemisette bien blanche et son tablier de soie bleue. Ils croquaient des œufs de Pâques sans se dire un mot. Elle ne devait pas avoir plus de dix-huit ans ; lui frise la trentaine. Ce n'est pas pour dire que je ne lui corde pas de fréquenter ; c'est un brave garçon, de bonne commande ; mais on n'est pas cachottier à ce point ! De toutes les découvertes que j'ai faites en ce lundi de Pâques, celle-ci, je puis vous le dire, monsieur, était la plus inattendue. Après, on n'a plus rien vu, on est remonté par la ficelle, on a goûté et on s'est couché de bonne heure... Mais que pensez-vous de ce Hans, avec son air de ne pas y toucher ?

V. F.

Etonnant ! — M. X..., qui eut jadis une taille des mieux prises, engraisse maintenant d'une façon déplorable ; mais il ne veut pas en convenir.

— C'est étonnant, disait-il l'autre jour, en parlant de l'un de ses amis, c'est étonnant comme ce pauvre Charles a maigri depuis quelque temps ! Et dire qu'il n'y a pas deux ans, nous étions absolument de la même taille !

SUR LE PAVOIS

IV

Larifla (*surpris*). — Comment, vous connaissez ?

Clairon. — Un peu, oui... Ça vous étonne ? J'aime à lire. Drôle d'occupation, n'est-ce pas, pour une soubrette ! Que voulez-vous ? Chacun cherche son plaisir où il pense le trouver. Je connais aussi Vauvenargues...

Larifla. — Vauvenargues ?

Clairon. — C'est mon auteur préféré. Laroche-foucauld est un aigri, un pessimiste, un fort mauvais conseiller. Vauvenargues, lui, a de l'optimisme, de la générosité, un robuste bon sens. Ce qui ne l'empêche d'ailleurs nullement d'analyser avec perspicacité les faiblesses humaines. Savez-vous ce qu'il dit, par exemple, de l'envie, Vauvenargues ?

Larifla. — Non, mais...

Clairon. — Voici ! Je connais le morceau pour l'avoir souvent relu : « L'envie ne saurait se cacher. Elle accuse et juge sans preuves ; elle grossit les défauts ; elle a des qualifications énormes pour les moindres fautes ; son langage

est rempli de fiel, d'exagération et d'injure... Elle est aveugle, emportée, insensée, brutale. »

Lariffa. — C'est à moi que ce discours s'adresse ?

Clairon. — Dame ! je ne vois pas trop à qui...

Lariffa (*rezé*). — C'est bien, Clairon ! C'est bien ! Monsieur Lariffette est là (*avec amertume*) dans son cabinet. Et si vous désirez lui parler...

Clairon (*imperturbable*). — Mais comment donc ? Avec plaisir ! C'est par ici, n'est-ce pas ?

Lariffa. — La porte à gauche, oui !

Clairon se lève et, d'un pas décidé, se dirige vers le cabinet du directeur. Au moment où elle met la main sur la poignée de la porte, Lariffa se précipite.

Lariffa. — Clairon !

Clairon (*faisant volte face*). — Plait-il ?

Lariffa. — Clairon ! Ma petite Clairon ! Pardonnez-moi !...

Clairon (*sur un ton de reproche*). — Fi, le vilain jaloux !

Lariffa. — Ainsi donc, je devrais supporter sans murmurer les impertinences d'un monsieur...

Clairon. — Dites d'un pauvre homme qui, hissé brusquement sur le pavois, n'a pas su résister à la griserie de l'altitude. Et c'est cela qui vous indigne ! Mais, mon cher, on ne devient pas alpiniste du premier coup. Il faut de l'entraînement. Monsieur Lariffette a été ébloui, il a eu le vertige...

Lariffa (*amer*). — Le vertige des grandeurs !

Clairon. — C'est très humain, cela. Il faut lui pardonner... Lariffa, venez-vous asseoir là, près de moi. N'est-ce pas que vous lui pardonnez ?

Lariffa. — Comme vous êtes bonne, Clairon ! Et quelle belle petite âme que la vôtre ! (*avec un soupir*). Et moi qui n'ai rien compris, rien deviné, qui, bêtement, hier soir, vous prenant pour une autre, vous offrait du champagne ! Vous ne m'en voulez pas, Clairon ?

Clairon. — Mais pourquoi donc ? Je l'adore, moi, le champagne !

SCÈNE V

Lariffette. — Lariffa. — Clairon.

Lariffette (*s'inclinant*). — Madame...

Lariffa (*à Clairon*). — Monsieur Lariffette, rédacteur, mon collègue et ami ! (*à Lariffette*) Mademoiselle Clairon, l'aimable artiste que tu as souvent eu l'occasion d'applaudir au théâtre...

Lariffette (*s'inclinant*). — Mademoiselle, charmé, croyez-le...

Clairon (*faisant une gracieuse révérence*). — Votre servante, monsieur ! Imaginez que j'étais là en train de faire de la morale à cet excellent Lariffa...

Lariffette. — Tiens ! Tiens ! Et l'élève s'est montré docile ?

Lariffa. — Tu vas voir ! Mademoiselle Clairon cherchait à me faire comprendre la laideur et la bassesse de ce sentiment qui se nomme la jalousie. J'ai compris ! Tout à l'heure, Lariffette, j'ai prononcé des paroles que je regrette...

Clairon (*bas à Lariffa*). — Très bien, Lariffa.

Lariffa (*tendant la main à Lariffette*). — Je te prie de me pardonner.

Lariffette (*ému*). — Te pardonner, mon vieux Lariffa ? Mais c'est moi, au contraire, qui te dois des excuses... Ah ! puis, j'en ai assez du fardeau des honneurs. Si tu savais ce que ça pèse ! Je m'ennuie à mourir, dans ce bureau directorial. Désormais, nous travaillerons, ici, comme autrefois. Je vais écrire le fameux article sur l'Albanie. Tu soigneras ton chien écrasé...

Lariffa. — Et Clairon corrigera les épreuves !

Clairon (*frappant des mains*). — C'est cela ! Bravo ! Oh ! Non, mais, ce qu'on va rire ! Un drame sur la ligne de Ceinture ! Le mystère de la rue Chandelle ! Horribles détails !

Lariffette. — Après quoi, mes enfants, le journal bouclé, je vous emmène !

Clairon. — Où donc ?

Lariffette. — Faire du reportage... à la campagne !

Lariffa. — Ça, c'est une idée ! Et dire que sans Clairon nous risquions de ne jamais nous réconcilier. Où donc la vertu va-t-elle se nicher ?

Clairon (*joyeusement*). — Mais au théâtre, quelquefois !

M.-E. T.

Au concert militaire. — Un amateur s'avance vers l'un des musiciens :

— Seriez-vous assez aimable, mon ami, pour me dire quel est le morceau qu'on vient de jouer ?

Le musicien consultant son carton :

— C'est le numéro neuf, monsieur.

MARCHE ET BIVOUAC EN MONTAGNE

UNE alarme nous a réveillés avant l'aube et, lestés d'une goutte de thé, nous partons pour gravir la montagne au pied de laquelle, depuis quelques semaines, nous refaisons une pénible école de recrues. Dans la fraîcheur du matin, nous marchons avec entrain, excités par l'attrait de la nouveauté, par la joie d'un changement de vie nécessaire et très désiré, satisfaits aussi par l'idée d'atteindre cette cime audacieuse et fière qui, depuis si longtemps, nous écrasait de sa masse formidable et de voir enfin s'ouvrir à nos yeux de plus larges horizons. Bientôt, en effet, nous dominons la vallée qui déroule devant nous son panorama de champs, de bois, de villages, et le ruban d'argent de son fleuve, et le ruban d'acier du chemin de fer, témoin de tant d'heures de garde... nous découvrons, minuscules, les lieux qui nous sont familiers, les chemins parcourus, le champ où nous avons fait du « drill » à si forte dose.

À l'orient le ciel est tout en or ; les cimes avoisinantes baignent déjà dans l'éclatante lumière du soleil, tandis que sur la plaine l'ombre s'atténue, se fait plus légère et plus douce. Nous jouissons autant qu'il est possible de cette exquise matinée de septembre, mais le sac pèse lourdement et la pente devient raide. Nous avons quitté la route militaire, que nous retrouverons plus haut, et nous gravissons le sentier rapide, taillé dans le rocher de "... L'immense « colonne par un » s'échelonne le long du chemin et avance d'une marche lente, mais régulière ; les fusils, placés en travers du sac, gênent passablement et heurtent fréquemment la paroi de la montagne ; il faut prendre garde de ne pas perdre l'équilibre, et les halles mêmes, cependant bienvenues, ne sont pas faciles.

Enfin, comme le coche de la fable, nous voici au haut, où, détail prosaïque mais important, surtout au service, un chocolat copieux et abondant nous attend. Ce qui nous attend aussi, ce sont les tentes qui seront notre logis de ce soir, et qui alourdiront encore la « villa », comme on dit, que nous portons sur le dos.

Pendant le repos qui nous est accordé, nous allons examiner ce qui est visible du fort, et ce n'est pas grand-chose d'ailleurs. Nous fraternisons avec les soldats, dont plusieurs sont nos concitoyens, et qui, confinés près de leurs pièges, n'ont pas le même privilège que nous de changer de cantonnements et de voir des horizons nouveaux. Nous quittons ces camarades et repartons vers des sphères plus élevées, vers ce sommet qui nous apparaît fantastique et comme irréel dans un cadre de brouillards.

Mais aujourd'hui nous n'allons pas bien haut et, en moins d'une heure, nous atteignons le pâturage, à 1500 mètres environ, où nous passerons le reste de la journée et où nous préparons le bivouac.

Ah ! la préparation de ce bivouac, qu'elle fut

longue, et minutieuse, et exaspérante ! Alignements sans fin et jamais suffisants — comment y parvenir sur un terrain inégal ? — « garde à vous ! » jamais assez brefs, « portez, armes ! » manquant toujours d'ensemble et de précision ; et plus on recommence les mouvements et moins bien on les exécute. Il semble parfois que les supérieurs s'ingénient d'imposer aux hommes un maximum de petites vexations de ce genre, aux moments mêmes où ils sont déjà fatigués et énervés par un effort difficile. Mais il faut reconnaître aussi qu'il y a dans une compagnie trop de soldats qui n'ont pas assez de volonté ou de bonne volonté pour prolonger un instant leur effort afin d'avoir plus vite le repos mérité ; mauvais calcul, dont pâtissent en premier lieu leurs camarades. Enfin, après bien des tâtonnements, on voit se dresser par quatre files, dans un alignement superbe, une cinquantaine de tentes prêtes à recevoir leurs hôtes pour la nuit. Sous les tentes, le sol a été égalisé que bien que mal et recouvert de branches de sapin, moelleux tapis : autour, on a creusé des rigoles pour l'écoulement de l'eau en cas de pluie. Puis les corvées s'organisent pour l'eau, le bois, pour aménager les foyers où la soupe cuira bientôt ; un groupe est désigné pour la garde ; une activité fiévreuse règne dans le camp en migration.

À l'heure exquise où le ciel se teinte de rose, où les montagnes s'illuminent aux derniers rayons du soleil, la compagnie se rassemble pour l'appel principal sur une crête dominant l'emplacement du bivouac.

Moment inoubliable ! Au delà de la plaine verte qui commence à se voiler d'ombre, resplendit l'azur limpide de notre beau lac, avec son riche collier de petites villes blanches, avec son cadre somptueux de montagnes et de forêts. Nous éprouvons une émotion charmante à contempler ce paysage familier, dont l'absence est si cruelle à tout Genevois dans l'exil. Sur ce chemin de rêve, nos pensées volent tout naturellement vers notre ville aimée, vers nos foyers, vers les êtres que nous chérissions.

Après la soupe et le riz, qui sont les très bienvenus en l'absence de tout autre ressource que ce que chacun peut avoir dans son sac, nous nous éparpillons sur le pâturage, dans la forêt voisine. La nuit est venue, maintenant ; le ciel sombre, où se profilent les silhouettes des sommets, est émaillé de fleurettes d'or ; l'ombre sur la plaine s'éclaire aussi, comme de milliers d'étoiles, des lumières des villes, des villages, des maisons. Là-bas, bien loin, sur le bord du lac au flanc des coteaux invisibles, plus haut encore, c'est un scintillement amical dans la nuit. Et nous, soldats isolés dans la montagne, soldats ignorés de ceux qui vivent sous ces lumières pour répondre à leur message fraternel, nous allumons de grands feux autour desquels nous nous groupons pour chanter, pour causer et rire. Joyeuse et belle veillée dans le cadre simple et grand de la nature, dans la sérénité d'une nuit d'été ! D'aucuns s'éloignent pour rêver, solitaires, ou pour contempler le spectacle unique et se pénétrer de son charme : le ciel infini et splendide, l'horizon lumineux, le silence grave et religieux de l'Alpe, et là, tout près, ce bivouac dans un pâturage, ces soldats animés et gais, dans leur sécurité, ces soldats qui chantent autour de grands brasiers, tout contribue à graver profondément cette soirée dans notre souvenir.

Quatre par quatre, l'heure venue, nous nous introduisons non sans peine dans les tentes et nous y installons de notre mieux. Le sol n'est pas une couche d'une extrême mollesse, les branches de sapin nous meurtrissent plutôt et nous sommes serrés au point de ne pouvoir respirer qu'avec difficulté. Malheur à ceux qui sont dotés d'un compagnon agité ou somnambule : des batailles cruelles en résulteront. La fatigue aidant nous passons d'ailleurs une assez bonne nuit.